

## L'ORIENTALISME EN LITTÉRATURE

### Naturalisme et symbolisme

Deux choses occupent l'intelligentsia européenne depuis la fin du XIXe siècle et depuis l'émergence des thèses freudiennes. L'Orient, qui depuis Chateaubriand et Nerval au moins est considéré comme la source pure à laquelle il faut puiser pour régénérer une littérature européenne dégradée en jeux de salons, vains et compliqués, et les théories de la personnalité réfractées dans les conceptions du moi. Littérature et psychologie sont aussi liées que littérature et religion. Depuis 1870, la France a toujours eu de grands poètes. Par deux fois la poésie a enflammé la jeunesse, incandescence qui correspond à deux moments mais aussi à deux courants bien identifiés : le symbolisme et le surréalisme. « Dans le Paris littéraire de l'immédiat après-guerre, la question qui agite tous les esprits reste celle de la mort du symbolisme et plus encore de sa succession »<sup>1</sup>. Gide rompt avec lui en écrivant *La porte étroite*. Mais la succession implique de prendre en compte le classicisme : « Depuis le début du siècle, des esprits modérés comme Gide et ses amis s'interrogeaient sur ce que pourrait être le classicisme des temps modernes, qui assimilerait les apports du symbolisme et prendrait en charge les aspects nouveaux du monde »<sup>2</sup>.

Hegel avait fait de ces mouvements dans l'histoire des « fonctions de l'art » trois moments vrais et vrais tous ensemble. Le symbolisme témoigne pour le contenu, toujours transcendant une forme sensible qui pourtant nous le livre. Le classicisme signifie la possession de la matière par la forme et le romantisme la transcendance de l'esprit sur toute forme. Mais dans l'histoire, ils apparaissent à des moments différents et leurs manifestations sont variées.

La première période symboliste a commencé vers 1885. A la source de l'activité des poètes de la génération de 1885, il y avait trois choses selon Marcel Raymond : le sens de la vie profonde de l'esprit, une certaine intuition du mystère, et surtout, la volonté de saisir la poésie en son essence<sup>3</sup>. Paul Valéry traduit l'alliance du symbolisme et du classicisme. Dix ans plus tard, l'affaire Dreyfus va sensiblement modifier l'atmosphère intellectuelle et morale de cette période. Les débuts de la seconde période sont contemporains de l'Armistice de 1918. C'est celle du surréalisme, même si ce nom ne correspond qu'à un certain groupe d'écrivains. Autour de 1928-1930, les mots d'ordre ont changé de manière suffisamment substantielle pour que le Surréalisme, sans être rejeté dans l'ombre pour autant, ait perdu de sa force de rayonnement (étroitement liée au demeurant à la personnalité « contagieuse » de son leader André Breton). Côté Naturalisme, on commence à s'en fatiguer dans les années 1880, du moins en France, – mais il n'a jamais totalement convaincu les écrivains méditerranéens – et à rêver vaguement d'idéal.

En 1889, Jules Huret mène sa fameuse enquête sur la fin du Naturalisme et le *Mercure de France* est fondé. Deux groupes poétiques sont fondés : les décadents et les symbolistes. Seul le second va perdurer. Symbolisme est d'ailleurs un mot vague, inventé par Jean Moréas, comme les principes de l'école. A la suite de Verlaine, il s'agit de reprendre à la musique son bien, de se montrer sensible aux nuances, aux parfums, aux sons, aux correspondances secrètes entre les choses, de libérer le vers de toute contrainte formelle et de maintenir la poésie en état de révolution permanente. Ils sont de lointains héritiers de Baudelaire. De fait, les esthétiques s'opposent et parfois télescopent certains traits caractéristiques.

### Le dadaïsme

Un courant nihiliste se développe qui inquiète les esprits. En France, il s'annonçait dès 1912 et se prolonge avec le dadaïsme fondé en 1916 à Zurich.

« Le dadaïsme fit appel à l'inconscient, agita les mots, refusa la logique et détruisit la syntaxe. Dada ne se définit pas. C'est un mouvement de révolte, de négation, de destruction, entrepris à la suite de Tristan Tzara, par des jeunes gens comme Francis Picabia et Georges Ribemont-Dessaignes, révoltés contre le monde où ils vivaient »<sup>4</sup>.

On interprète aujourd'hui le dadaïsme comme une innovation et une libération. La tendance générale

---

<sup>1</sup> Larrat (J.C.), *Malraux, théoricien de la littérature*, Paris, P.U.F., 1996, p. 13.

<sup>2</sup> Décaudin (M.) et Leuwers (D.), *De Zola à Apollinaire*, Paris, Garnier-Flammarion 1996, p. 137.

<sup>3</sup> Raymond (M.), *De Baudelaire au Surréalisme*, op. cit., p. 49.

<sup>4</sup> Haedens (K.), *Histoire de la littérature française*, Paris, Grasset, p. 329.

interprétait alors la révolte dadaïste comme une banqueroute générale des valeurs spirituelles et comme une inquiétude des élites à garder leur tête et leur cœur dans des circonstances exceptionnelles. Cette inquiétude et ce désastre intellectuel, inscrits de manière indélébile dans leur subconscient, devaient inciter les futurs dadaïstes à rejeter tout un système de pensée. Dans certains cas, on considérait qu'il portait témoignage de la bêtise anarchique de leur époque. C'est le moment où Duchamp, « le plus pur des dadaïstes » invente le *readymade* qu'il envoie en 1917 aux expositions New-Yorkaises. La vulgate de l'art moderne en fait le père de la révolution du goût du XXe siècle. Non sans humour, Jean Clair, qui lui a consacré un livre, ajoute : « sans qu'on sût trop ce qui lui venait d'Alphonse Allais et ce qui l'apparentait à Ravachol ou à Kropotkine »<sup>5</sup>. Jacques Maritain n'a pas moins d'humour. Pour lui, c'est à une entreprise de transmutation que se livre M. Duchamp, l'étincelle en lui a combiné l'ironique concept d'une formule de transmutation, en même temps qu'une obsession à demi sarcastique de la machinerie et des machinations d'ingénieur, une élaboration extrêmement soignée, une patiente préparation d'ébauches et d'essais bien calculés, pour aboutir à la production de quelque mythe obscur et sophistiqué, tel ce mythe de la " machine célibataire ", hautement représentatif de notre temps sans nul doute, qui a séduit l'imagination de certains de mes amis épris de merveilles hermétiques ».

Dans les années soixante, il jouait aux échecs à New York.

Si l'on ne voit dans le mouvement dada qu'un scandale parisien aux mauvaises manières, on ne peut rien comprendre à la crise morale intense des années 20 et au refus de servir qui a généré de nouveaux mots d'ordres, y compris en esthétique. Marcel Raymond voit deux sources au dadaïsme : l'une aux Etats-Unis avec Marcel Duchamp et Francis Picabia, l'autre à Zurich avec Tristan Tzara. Il en ajoute une troisième constituée par un groupement de jeunes écrivains venant de faire paraître une revue intitulée *Littérature*<sup>6</sup>.

La critique littéraire est particulièrement riche au cours de cette période. En 1909, paraît la *NRF*, – elle vient en son temps – fondée par quelques esprits distingués : André Gide, Jacques Copeau et Jean Schlumberger. Dirigée à partir de 1919 par Jacques Rivière, Jean Paulhan lui succède<sup>7</sup>. A la même époque, apparaissent la *Revue des Deux Mondes*, *Le Mercure de France*, la *Revue de Paris*, et à partir de 1920, la *Revue universelle* qui s'intéressait davantage à la politique et à l'histoire qu'à la littérature, mais elle fut fondée par Jacques Bainville, un historien. A la mort de Bainville, Massis en prit la direction. Mais les voies sont déjà ouvertes... La guerre de 1914 n'a pas causé de révolution décisive dans le mouvement général de la littérature. Les idées, les modes, les façons de penser et de vivre qui ont donné leur style et leur couleur aux vingt années fiévreuses de l'entre-deux-guerres se trouvaient déjà fortement préparées dans la période facile d'avant-guerre. A partir de 1920, on ne verra se faire aucune expérience qui n'ait été tentée entre 1900 et 1913. C'est pourquoi les nouveaux écrivains, malgré leur apparence d'originalité, ne font que parcourir avec une ardeur toute neuve des voies largement ouvertes. Les thèmes préférés de 1920 sont exactement ceux de 1910.

## La notion d'Orient

Pas un mot peut-être ne fut autant que celui d'Orient chargé de valeurs sentimentales, passionnelles mêmes. Le discours politique fait alors une large consommation du terme « Occident », et dans tous les domaines. D'après Raymond Schwab, cette grande distribution qui structure à la fois l'analyse de l'histoire des civilisations, de l'histoire de l'art et de l'histoire politique est un héritage romain : « c'est l'empire romain qui s'étant approprié l'héritage hellénique, oppose deux blocs, le monde du nôtre et une vague Asie »<sup>8</sup>.

L'époque réfracte à propos des rapports entre l'Orient et l'Occident une interrogation profonde articulée aux questions de la philosophie de l'histoire et des civilisations. Sur fond de crise de l'esprit. Le point de départ commun de toutes les réflexions sur un tel sujet est l'ouvrage que fait paraître Paul

---

<sup>5</sup> Clair (J.), *Sur Marcel Duchamp et la fin de l'art*, Gallimard, Art et artistes, 2000, p. 9.

<sup>6</sup> Raymond (M.), *De Baudelaire au Surréalisme*, p. 266.

<sup>7</sup> *Dieu et la NRF*, Paris, Gallimard, 1994.

<sup>8</sup> Schwab (R.), *La Renaissance orientale*, Paris, Payot, 1950, p. 9.

Valéry en 1918, *La Crise de l'esprit*<sup>9</sup>. Mais c'est Oswald Spengler qui attache le grelot en 1922 avec la parution du *Déclin de l'Occident* parfois traduit par *la Ruine de l'Occident*. C'est un best-seller.... Lucien Febvre en fait une synthèse hors-pair dans son ouvrage *Combats pour l'histoire*. Dans cet article, l'auteur établit un lien entre le succès de ce livre et les besoins dans une Allemagne en gestation de ce qui allait devenir le national-socialisme :

« En 1922, un livre paraissait en Allemagne; Nom d'auteur inconnu, Spengler. Titre à effet : *der Untergang des Abendlandes*. (...) En quelques semaines le nom d'O. Spengler était célèbre dans le monde germanique – et son livre connaissait le plus grand succès qu'un livre de philosophie historique ait connu en Allemagne depuis Gibbon. Encore succès n'est-il pas le vrai mot : il faudrait parler de révélation »<sup>10</sup>.

Ce succès, Lucien Febvre l'explique d'ailleurs en partie. Spengler jetait en pâture une histoire par lui dérobée aux historiens patentés, il nouait des relations qui saisissaient par leur imprévu et divertissait par leur variété. Tout un public allemand dû à Spengler la joie naïve et pure de découvrir l'histoire - ou du moins une histoire mise à sa portée, avec des perspectives présentées pour lui. Et ce public prit l'offrande avec reconnaissance.

En 1931, l'ouvrage est traduit en français et publié. A. Thibaudet en fait un compte rendu dans la *N.R.F.* avec l'ironie narquoise qui caractérise sa critique. Il évoque le « tapage aujourd'hui calmé » que fit le livre lors de sa parution. Doucement sarcastique, distante, et cependant jamais négative. Thibaudet tel qu'en lui-même rend compte de l'ouvrage...

« Il est bien de mettre à disposition du public français ce *Pourana* qui touche à tout, où les intuitions géniales ne manquent pas, mais où l'information révèle parfois plus d'assurance que de sûreté (*Spengler ne fait-il pas de Descartes un familier des jansénistes comme Pascal*). Le succès de ce pandémonium d'idées, d'abstractions, qui se vendit à cent mille exemplaires, fait en somme honneur au public allemand d'avant-guerre et le public lettré français y trouvera au moins de quoi réagir et discuter »<sup>11</sup>.

Effectivement, on discuta beaucoup ! Jean Caves, l'un des intellectuels qui fit connaître la problématique Orient-Occident commente l'ouvrage :

« Il a paru après la guerre, en Allemagne, un livre d'Oswald Spengler : *La ruine de l'Occident* qui vient d'atteindre, malgré ses 1200 pages in-8, sa 47ème édition, qui donne naissance depuis cinq ans à une quantité d'articles, de livres d'exégèse ou de critique, qui enfin a été couronné en 1919, par le comité du Nietzsche-Archiv. Un pareil succès avec un pareil titre prouve quelque chose. Le mieux, pour connaître la pensée de l'Allemagne contemporaine, est donc d'analyser ce qu'elle tient unanimement, sinon pour un chef-d'œuvre, du moins pour un monument très important. Il semble en le lisant qu'on assiste, dépouillé de toutes les somptuosités wagnériennes, au vrai Crépuscule des Dieux »<sup>12</sup>.

Si ce n'est vrai, c'est bien trouvé. Dans le même moment qu'apparaissent sur la scène française les thèses de Spengler le débat Orient – Occident déchire et divise le monde intellectuel français. Spengler ne fait au fond que le catalyser.

## La fracture de l'intelligentsia

La plupart des dissertations se plaisent alors à célébrer l'antithèse de l'action européenne et de la contemplation asiatique, « l'activité raisonnante de l'Europe et la profondeur contemplative de l'Asie » pour reprendre les termes d'Elie Faure qui éprouvait une certaine complaisance pour ces analogies audacieuses et imprécises, et opposait la Chine associée à la raison pratique au Japon associé à la raison pure. Les premiers écrivains qui présentent au public français le problème dans toute son acuité sont Jean Caves, dans un article intitulé « Le Nihilisme européen et les appels de l'Orient »<sup>13</sup>, et Frédéric

---

<sup>9</sup> Dans *Variété I*, il a déjà ce mot devenu célèbre qui désigne l'Occident comme « un petit cap du continent asiatique ».

<sup>10</sup> Febvre (L.), « Deux philosophies opportunistes de l'histoire, de Spengler à Toynbee », in *Combats pour l'histoire*, Armand Colin, 1992, p. 120.

<sup>11</sup> Thibaudet (A.), « Réflexions », *NRF*, août 1936, p. 359.

<sup>12</sup> Caves (J.), « Le nihilisme européen et les Appels de l'Orient », *Philosophies*, n° 1, mars 1924, p. 62.

<sup>13</sup> *Philosophies*, n° 1, mars 1924, n° 2 mai 1924.

Lefèvre dans *Philosophies* (interviews des nouvelles littéraires). Dans le camp adverse, ceux des promoteurs des valeurs de l'Orient et du « salut par l'Orient » citons Henri Massis (articles du *Journal littéraire*), René Guénon<sup>14</sup>, Henri Barbusse et Romain Rolland font connaître à un large public les exemples du Mahatma Gandhi et de *La jeune Inde*. En 1924, Barrès publiait les résultats de son *Enquête au pays du Levant*.

Deux lignes d'intellectuels s'affrontent : ceux qui à la suite de Romain Rolland pensent – à tort ou à raison – que l'Occident exsangue a prouvé le néant de ses valeurs et ne peut plus qu'aller puiser dans les sagesses orientales un renouveau vivifiant et ceux qui à la suite d'Henri Massis dénoncent le danger que représente l'Orient, dont l'Allemagne se fait le relais.

C'est l'Inde qui est alors vécue comme la civilisation importante, à travers Rabindranath Tagore en particulier et Gandhi. C'est là, formule joliment Elie Faure que « s'est accompli le plus grand effort qu'ait tenté l'homme pour s'expliquer le monde, et lui-même scruter ses origines et son destin, sonder les parois de sa cage, en éprouver les barreaux »<sup>15</sup>. Pour Germain Bazin en particulier, le salut viendrait de l'Inde pour échapper au duel Occident-Orient. Aux confins de cette grande opposition, la thèse de « l'impenétrabilité de l'Orient et de l'Occident », soutenue par Maeterlinck sera relancée par André Breton qui lui donnera un certain panache. Il chante aussi l'Orient d'où nous viendrait aujourd'hui la lumière sans aucune pénétration possible dans l'autre sens. Il fait déjà de la destruction un préalable et se réjouit de la liquidation des influences méditerranéennes, en bonne voie<sup>16</sup>... La rêverie de Maeterlinck ne peut que lui plaire qui développe l'idée d'une opposition entre ce qu'il nomme le lobe occidental et le lobe oriental du cerveau humain, l'un produit la raison, la science et la conscience ; l'autre secrète là-bas l'intuition, la religion, la subconscience. L'un ne reflète que l'infini et l'inconnaissable ; l'autre ne s'intéresse qu'à ce qu'il peut limiter, à ce qu'il peut espérer comprendre. Ils représenteraient la lutte entre l'idéal moral et l'idéal matériel de l'humanité. Le lobe occidental aurait jusqu'ici paralysé et annihilé les efforts de l'autre. Il est temps pour Maeterlinck de réveiller le lobe paralysé<sup>17</sup>.

L'idée a encore de beaux jours devant elle...

## La découverte de l'Inde

La question plonge ses racines oubliées dans l'histoire profonde. De fait, la « Renaissance de l'Orientalisme » au XIXe siècle a opéré une nouvelle révolution dans les esprits. L'Occident découvre qu'il n'est pas seul titulaire d'un passé intellectuel prestigieux. C'est l'Inde qui se présente comme la révélation massive, décisive, irrésistible. Elle est légendairement « la patrie des sages nus »<sup>18</sup> et elle pose alors la « Grande question du Différent ». L'œuvre et la personne de Tagore servirent alors de pont entre l'Inde et le reste du monde. « L'Asie, c'est pour moi l'Inde de Tagore » écrit Roger Garaudy dans son ouvrage, *Pour un dialogue des civilisations*. Traduit en espagnol par un grand poète, Juan Jamon Gimenez et sa compagne, Zenobia Campubri, son œuvre influença beaucoup de jeunes poètes, à commencer par Pablo Neruda. Il exaspéra aussi beaucoup. En Allemagne il reçut un accueil triomphal et, enthousiasmé lui-même, il déclarait son admiration pour le peuple allemand, le « peuple idéaliste, mûr pour une rénovation ». Daniel Halévy, dont l'opinion est manifestement partagée par Sylvain Lévy est sans ambiguïté : l'idéalisme de Tagore recouvre le même désir de vengeance dont l'Allemagne est alors rongée et qui rend naturel qu'elle aille chercher des armes, « des dissolvants spirituels chez les ennemis de l'Occident, les Asiatiques ».

On discuta alors beaucoup d'une dette hindoue envers l'Europe ou occidentale envers l'Inde. Au préjugé d'une Inde « institutrice du genre humain » succéda pour un temps celui d'une Inde civilisation fermée, démentie à son tour par les faits.

L'histoire se noue déjà trois siècles auparavant. Octavio Paz raconte toute l'affaire<sup>19</sup>. L'un des petits-

---

<sup>14</sup> *Orient et Occident*, Paris, Payot 1924.

<sup>15</sup> Faure (E.), *Mon périple, Voyage autour du monde, 1931-1932*, Paris, Seghers, 1987, chap. VI.

<sup>16</sup> Breton (A.), « Les Appels de l'Orient », *Les Cahiers du Mois*, n° 11, Juillet 1925, p. 250-251.

<sup>17</sup> Maeterlinck (M.), *Les Sentiers dans la Montagne*, Paris, E. Fasquelle, 1919, p. 181-182.

<sup>18</sup> Schwab (R.), *op. cit.*, p. 11. La « Renaissance orientale » est le titre qu'Edgar Quinet donne en 1841 à l'un des chapitres essentiels du *Génie des Religions*, où il célèbre l'événement. *Idem*, p. 18.

<sup>19</sup> Paz (O.), *Lueurs de l'Inde*, Paris, Arcades, Gallimard, 1997, p. 56.

fil d'Akbar le prince Dara Shikoh était le fils aîné de l'empereur Shah Jahan, célèbre pour les œuvres architecturales laissées à Delhi et à Agra, en particulier le Taj Mahal, hymne de regret d'un roi envers une épouse trop aimée. Ce qui ne l'empêcha pas de faire crever les yeux à son fils cadet, par une sorte de vice atavique. En 1657 Dara Shikoh qui n'avait pas hérité de l'idiosyncrasie familiale traduisit les *Upanishad* en persan avant de mourir assassiné par son propre frère, Aurengzeb, intégriste de funeste mémoire. Anquetil-Duperron, orientaliste et voyageur français du XVIII<sup>e</sup> siècle, donna ensuite une version latine de cette traduction. Publiée en deux volumes, en 1801 et 1802, elle fut lue avec enthousiasme par Schopenhauer : « Dans le monde entier, il n'y a pas de lecture aussi bienfaisante et aussi élevée... cette lecture a été la consolation de ma vie et sera celle de ma mort ». Son influence philosophique fut ensuite immense : d'abord sur Nietzsche qui le reconnaissait pour son maître, puis sur Emerson. Freud qui ne cite pas volontiers a fait exception pour celui-là. On pourrait le décrire comme un Schopenhauer psychiatisé, tant la structure des deux systèmes est analogue. La plupart des attributs de l'inconscient ou du ça, le misanthrope de Francfort les avait déjà imputées au vouloir vivre. A partir des années 1870, il a été la grande inspiration des créateurs. Il y aurait une « clé schopenhauerienne du paysage littéraire européen ». Explication : Schopenhauer a pris de Kant, pour l'hypostasier, la distinction du noumène et du phénomène, avec pour corollaire l'idée qu'il existe derrière l'apparence multiple des choses, un réel fondamental, substrat de toute réalité psychique ou humaine appréhendable, un réel obscur, inconnaissable. Réel inconscient mais qui détermine la pensée consciente, qui ne sait pas qu'elle est agie et passive lorsqu'elle se croit agissante. Schopenhauer appelle ce réel « la Volonté », elle est la somme de toutes les forces inconscientes et conscientes (celles-ci mues par celles-là) qui est le lieu de l'Être et en constitue le grand secret. C'est devant lui que l'humanité se divise ; en dormeurs et en initiés, en « hommes ordinaires » et en « génies ». C'est ainsi que le mythe est fondé. Il aura de beaux jours devant lui<sup>20</sup>.

## La Renaissance de la gnose

En 1771, Anquetil-Duperron a publié le *Zend Avesta*. La découverte du sanscrit vient bouleverser toutes les représentations. Le déchiffrement des écritures perdues est la grande innovation de ce siècle romantique qui voit dans le sanscrit la langue mère qui fascine les esprits. L'an de grâce 1826 met un terme à cette rêverie pourtant féconde comme l'a montré U. Eco dans un ouvrage dénué de tout préjugé où il montre la prodigieuse fécondité du mythe<sup>21</sup>. *La forma locutionis* parfaite se définit comme la forme linguistique qui ne serait ni la langue hébraïque – longtemps conçue comme la langue mère – ni la faculté générale du langage, c'est-à-dire les règles sous-jacentes à la formation de chaque langue naturelle, autrement dit, les universaux du langage. Cette *forma locutionis* était considérée (à la Renaissance en général et vraisemblablement par Dante en particulier) comme la seule qui permit la création de langues capables de refléter l'essence des choses. Mais elle fut perdue après Babel. Sans doute maintenant-on l'idée que la langue conservait des vestiges de cette langue parfaite. C'est dans cette perspective qu'on peut comprendre la découverte du sanscrit, cet « œuf de Colomb de la linguistique » selon la formule de Raymond Schwab.

Franz Bopp fonde la grammaire comparée en publiant la *Grammaire comparée des langues indo-européennes* et le mythe d'une langue mère unique, primitive qui eut été le sanscrit perd son prestige. Ce fut l'œuvre principale des anglais et des érudits européens que de révéler à l'Inde les splendeurs de son passé, de son histoire. En 1834, James Prinsep découvre la clef des inscriptions d'Açoka, et il ouvre ainsi la porte aux études systématiques de l'Antiquité indienne. Ce n'est qu'en 1860 qu'on découvre les magnifiques monuments architecturaux de l'Inde. Lorsque Faure en 1930 les visite, on les connaît depuis moins d'un siècle, ce qui peut expliquer en partie l'incomparable romantisme de son style. L'Inde est anglo-britannique et l'étoile de Gandhi se lève dans le ciel politique. Rien d'étonnant donc à ce que les années vingt connaissent pareil engouement pour l'Orient, et en particulier pour l'Inde.

C'est que la fin du siècle est traversée par une poussée religieuse qui travaille tous les secteurs et l'art en particulier. Elle est mystique et d'un mysticisme non chrétien. Les sources en sont connues mais

---

<sup>20</sup> Besançon (A.) pp. 394 sq. Pour l'analyse des beaux jours du mythe, à lire absolument.

<sup>21</sup> *La recherche de la langue parfaite dans la culture européenne*, Paris Seuil, 1994, p. 63.

guère examinées<sup>22</sup>, elle s'appuie sur des rapprochements en chaîne qui s'autorisent d'un usage dévergondé de l'allégorie, de la métaphore et du mythe, puisé d'ailleurs à toutes les sources. C'est un gnosticisme, qui se dramatise en romantisme ou qui va gaiement porté par l'optimisme hérité des lumières. La fiction la plus débridée est alléguée avec une assurance, un aplomb qui étonnerait si l'on oubliait que l'auteur parle à partir d'un noyau de certitude qu'il sait incommunicable, sauf au lecteur qui est parvenu au même degré d'initiation et de conviction inébranlable.

Puis la gnose s'infléchit en idéologie. Haeckel, Darwin, Ricardo et d'autres fourniront le point d'ancrage du socialisme scientifique, du racisme scientifique, de la psychanalyse scientifique. Mais l'arcane, pardon l'Arcane, est un facteur attirant pour l'artiste et pour tous les esprits épris de mystère. Quoi qu'il en soit, on conçoit la violente réaction d'esprits « classiques » face à cette vague de religiosité aux formes parfois aberrantes.

## BIBLIOGRAPHIE

Besançon (A.), *L'image interdite*

Clair (J.), *Sur Marcel Duchamp et la fin de l'art*, Gallimard, Art et artistes, 2000, p. 9.

Décaudin (M.) et Leuwers (D.), *De Zola à Apollinaire*, Paris, Garnier-Flammarion 1996, p. 137.

Eco (U.), *La recherche de la langue parfaite dans la culture européenne*, Paris Seuil, 1994.

Haedens (K.), *Histoire de la littérature française*, Paris, Grasset, p. 329.

Febvre (L.), « Deux philosophies opportunistes de l'histoire, de Spengler à Toynbee », in *Combats pour l'histoire*, Armand Colin, 1992, p. 120.

Haedens (K.), *Histoire de la littérature française*, Paris, Grasset, p. 329.

Larrat (J.C.), *Malraux, théoricien de la littérature*, Paris, P.U.F., 1996, p. 13.

Thibaudet (A.), « Réflexions », *NRF*, août 1936, p. 359.

Faure (E.), *Mon périple, Voyage autour du monde, 1931-1932*, Paris, Seghers, 1987, chap. VI.

Maeterlinck (M.), *Les Sentiers dans la Montagne*, Paris, E. Fasquelle, 1919, p. 181-182.

Paz (O.), *Lueurs de l'Inde*, Paris, Arcades, Gallimard, 1997, p. 56.

Raymond (M.), *De Baudelaire au Surréalisme*, op. cit., p. 49.

Schwab (R.), *La Renaissance orientale*, Paris, Payot, 1950, p. 9.

« Les Appels de l'Orient », *Les Cahiers du Mois*, n° 11, Juillet 1925, p. 250-251.

*Philosophies*, n° 1, mars 1924, n° 2 mai 1924.

*Orient et Occident*, Paris, Payot 1924.

---

<sup>22</sup> Hormis par Alain Besançon. « L'ésotérisme », in *L'image interdite*, op. cit., pp. 417 sq.